

brisa. Doucement, il prit la main de l'enfant en disant d'un ton tremblant d'émotion :

— Bernhard, je te le promets, ta fille sera ma fille et la sœur de mes enfants.

Un sourire de bonheur illumina le visage du mourant. Il détacha le petit bras qui l'enserrait encore et poussa Anita vers le professeur.

— Embrasse ton oncle, ma chérie. C'est à lui que tu obéiras désormais ; c'est lui qui t'aimera et te parlera de moi.

Conrad attira entre ses bras cette petite créature déjà presque orpheline et l'embrassa avec une profonde compassion...

Un jour — bientôt peut-être — sa Frédérique, sa fille préférée, ne ressentirait-elle pas aussi cette douleur, cette déchirante angoisse qui broyait le jeune cœur d'Anita?...

— Bernhard, l'enfant a besoin de repos, dit-il. Je vais la conduire à ma femme.

Les sourcils de Bernhard se froncèrent et son regard s'assombrit.

— Non, pas à elle... J'ai bien compris qu'elle n'aimerait pas ma pauvre petite, à cause de sa mère... Conrad, pas elle !

— Soit !... Je vais la confier à la femme de chambre, une douce et dévouée créature. Viens, ma petite Anita.

L'enfant se pencha vers son père et posa un long baiser sur ce front traversé de rides innombrables. Bernhard se souleva un peu et l'embrassa avec une tendresse ardente.

— Père, je reviendrai tout à l'heure ? demanda une petite voix suppliante.

— Oui, mignonne, c'est cela... Va te reposer un peu et ensuite tu reviendras. J'irai peut-être mieux, fit-il avec un navrant sourire. Va avec ton oncle, ma petite chérie.

Elle se laissa emmener. Au seuil de la porte, elle se retourna. Une dernière fois, les regards pleins d'amour du père et de la fille se croisèrent, et la petite main de l'enfant, se posant sur ses lèvres, envoya au mourant un tendre baiser.

La bonne Charlotte accueillit avec empressement la petite étrangère. Cette excellente femme, depuis de longues années au service de Mme Handen, avait pour les enfants un amour qui allait jusqu'à la passion.

— Je vais la mettre pour aujourd'hui dans la petite chambre à côté de la mienne, Monsieur le professeur. Comme cela, je pourrai la surveiller cette nuit, et demain Madame verra où elle veut l'installer.

Le professeur approuva l'arrangement et sortit pour aller retrouver son cousin. Mais, près de la porte, quelqu'un se dressa devant lui.

— Ne viens-tu pas dîner et te reposer, Conrad ? demanda la voix quelque peu agitée de Mme Henden.

— Me reposer !... quand Bernhard se meurt ! s'écria le professeur d'un ton de surprise indignée. Emma, me crois-tu capable de demeurer à l'écart tandis qu'il agonise, qu'il souffre, mon cher et malheureux cousin !

— Ton cher et malheureux cousin était hier encore appelé l'ingrat, dit Mme Handen d'un accent agressif. Tu oublies vite tes rancunes, Conrad !

Il recula avec un geste de révolte.

— Tu n'as donc pas de cœur, Emma ! Me faudrait-il refuser le pardon à ce mourant, à ce pauvre être qui a tant souffert ?... Est-ce là ce que tu voudrais ?

Elle ne répondit pas, mais ce silence semblait un acquiescement, et le professeur, l'écartant d'un mouvement indigné, pénétra dans la chambre de Bernhard.

Le malade semblait dans le même état, un peu plus faible cependant. Ses yeux bleu foncé, ses beaux yeux autrefois étincelants de vie et d'ardeur, se tournèrent, souffrants et inquiets, vers son cousin.

— Elle ne pleure pas, ma petite fille ?... Conrad, j'ai quelque chose à te dire... Anita est catholique comme sa mère. Promets-moi de la faire instruire dans sa religion et de ne jamais rien tenter pour l'en détourner.

— Sois sans crainte, mon Bernhard, dit le professeur avec tendresse. Ta volonté sera faite, Anita restera catholique... As-tu d'autres vœux, d'autres désirs, mon frère bien-aimé ?

— Oui... oh ! oui, Conrad ! Te souviens-tu, mon ami, de cette conversation que nous avons eue un jour, dans cette même chambre ? Tu m'as dit — le dirais-tu encore aujourd'hui, Conrad ? — que le bonheur de la terre te suffisait, que tu ne désirais que les joies de la famille et, plus tard, la célébrité. Hors de là, déclarais-tu, il n'y avait rien... rien que rêve et chimère... Moi, j'avais d'autres aspirations, j'avais soif de beauté, de perfection, d'idéal en un mot. Cet idéal, je l'ai cherché sur la terre... j'ai cru le trouver d'abord dans la nature, dans les arts, puis dans ma chère Marcelina. Mais si noble, si élevée qu'elle fût, ce n'était encore qu'une créature, et une créature qui m'a manqué un jour. Alors, Conrad, j'ai vu qu'il n'y avait de vrai, de beau, de bien, que Celui qui nous a faits, et qu'en lui se trouve le parfait bonheur...

Il s'arrêta haletant... Immobile et muet le professeur l'écoutait. Lui l'incroyant le sceptique se sentait remué jusqu'au fond de l'être par cet aveu de Bernhard. Et il ne pouvait se dissimuler qu'à certaines heures sous son orgueil de penseur indépendant il avait ressenti ce vide du cœur, ce cri de l'âme réclamant son Dieu, si bien exprimé par la parole de saint Augustin : " Vous nous avez créés pour vous, mon Dieu, et hors de vous nous ne pouvons trouver le repos."

— Conrad, j'ai toujours été croyant... mais le protestantisme, si froid, ne me disait rien au cœur, et je m'en allais à travers le monde comme une misérable épave flottante, à la recherche d'un lieu d'atterrissage. Enfin, je l'ai trouvé... je l'ai trouvé dans la religion de l'amour, la vraie, la seule... Conrad, je suis catholique !

— Catholique !... toi, Bernhard Handen ! s'écria-t-il d'un ton décelant plus de stupéfaction que de colère.